



Aurélie Jeannin

Préférer l'hiver

Aurélie Jeannin

Préférer l'hiver

© Aurélie Jeannin, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2384-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans notre hémisphère, la durée de l'hiver est de 89 jours. C'est la saison la plus courte. En réalité, le froid s'installe six mois environ. En automne, il rôde l'air de rien, avant de gagner les collines et de se rapprocher par les plaines. Là, il accélère le pas et prend la forêt en étau, comme le ferait la mer qui monte. Une fois qu'il nous a saisis, le mieux que nous ayons à faire est de trouver l'équilibre entre un mouvement qui nous permette de vivre, et une économie de gestes qui nous permette de ne pas mourir. L'hiver, notre lieu de vie me fait l'effet d'une station de recherche. L'été, je trouve qu'il ressemble à un refuge.

Maman et moi vivions ici depuis un peu plus de trois ans quand nous avons reçu le coup de fil. Au milieu des pins, des chênes et des bouleaux, au bout de ce chemin sans issue que deux autres propriétés jalonnent. C'est elle qui m'avait proposé de nous installer ici. Et je n'étais pas contre. J'avais grandi dans cette forêt. Le lieu m'était familier et je savais que nous nous y sentirions en sécurité. Qu'il serait le bon endroit pour vivre à notre mesure. Je n'étais plus capable de le faire en ville ; j'y avais usé l'intégralité de mes rêves et bien pire. Maman y avait perdu notre père. L'une comme l'autre n'y trouvions plus notre place. Nous avions besoin d'un rien qui nous allège et nous emplisse à la fois. Cela avait été un peu étrange au tout début. Il m'avait fallu du temps pour me réapproprier les lieux comme une adulte. Et pour ne pas laisser les souvenirs prendre toute la place. De l'eau avait coulé sous les ponts depuis mon enfance ici. Maman et moi revenions seules et lourdes. Nos épaules chargées de pierres douloureuses qui roulaient le long de notre colonne vertébrale, ralentissaient nos pas. Et parfois, les jours sans soleil, nous faisaient perdre l'équilibre ou le sens de la marche et des choses. Ces jours-là, nous acceptions l'une comme l'autre, de suspendre nos vies aux branches des arbres et de rester là, sans parler, sans manger, et parfois même sans bouger.

Je ne suis pas une fille qui suit sa mère – comme il est arrivé à certains de le penser. Quand je suis arrivée ici, je ne me suis pas dit ce que c'était une

belle occasion de passer du temps avec elle, de la laisser me transmettre ses leçons de vie. Et je ne crois pas qu'elle se soit dit que cela serait bon pour elle de ne pas être seule. Nous ne sommes pas venues vivre ici parce que nous n'avions nulle part ailleurs où aller. Parce que l'une avait besoin de quelqu'un pour continuer de grandir, et l'autre de vieillir. Nous nous sommes installées ensemble, côte à côte. Désireuses d'être à cet endroit précisément. Et ensemble. J'adore ma mère parce qu'elle a une complexité fascinante, dont je m'accommode parfaitement. Elle ne laisse presque rien au hasard et aime que les choses soient profondes et denses. Elle ne supporte pas l'approximation, le manque de justesse, la facilité. Nombreux sont ceux que cela agace ou rebute. Moi, j'adore. Je trouve cela stimulant. Sans doute aussi parce que c'est à elle qu'elle impose la plus grande exigence. Elle me laisse vivre pleinement mes à peu près et mes à-côtés. Elle sait que ça n'est pas parce que je ne la comprends pas, ou parce que mon cerveau ne la suit pas. Je suis câblée pour tenir le rythme effréné de sa pensée. J'accompagne sa façon d'être tout en l'équilibrant. Nos différences rendent nos ressemblances possibles et concordantes. Ce qui fait que chacune de nous apprécie au plus haut point la compagnie de l'autre, dans une homéostasie quasi parfaite. Et puis surtout, Maman n'a jamais cherché à me prouver que la vie est belle. Elle ne dit pas que cela ira mieux demain. Ne relève pas le moindre rayon de soleil dans les feuilles pour tenter de me convaincre qu'il faut jouir de la vie. Je sais qu'elle fait de gros efforts, depuis toujours, pour essayer de vivre bien. De ne pas se laisser embarquer par elle-même. Elle connaît les discours théoriques et les démonstrations méthodiques. Elle sait. Elle croit sur parole ceux qui disent que le salut se trouve dans le temps présent. Elle est d'accord pour célébrer la légèreté, la joie. Elle ne peut pas être contre. Mais ça n'est pas elle. Malgré ses efforts et ses résolutions, aborder la vie avec distance, parvenir à ne pas ployer sous le poids de la nostalgie comme sous celui de l'anticipation, ça n'est pas elle. Je crois, alors que j'ai aujourd'hui l'âge qu'elle avait lorsqu'elle m'a mise au monde, que Maman a abandonné cette quête. Elle lui a donné une autre direction, à sa façon. Une qui lui permet de respirer plutôt normalement, d'apprécier certains moments et certaines compagnies, de se satisfaire de tout un tas de choses. Elle sait je crois, qu'elle ne ressentira jamais la joie de vivre. Mais sa façon de regarder ce qui se passe nous a appris, à mon frère et

à moi, à composer avec. À faire avec ce que nous sommes et avec ce que les choses sont, sans chercher à nous travestir, à rire à gorge déployée, à être bruyants de bonheur, sans chercher à changer les autres. Quand notre père se débattait dans sa propre complexité, s'empêtrait dans la violence dans laquelle il avait grandi, Maman a fait le choix de s'accepter, sans renoncement. C'est ainsi qu'elle nous a guidés. Toute tortueuse qu'elle est, elle nous a guidés. Mon frère a décidé de se respecter, en étant sans concession à l'égard des autres ; il a choisi d'être seul dès son plus jeune âge. J'en ai développé une fascination viscérale pour tout ce qui relève de la quête identitaire. Je me suis nourrie des histoires des autres, je me suis perdue dans leur vie, admirative à outrance de leurs choix et de leurs décisions. À glorifier cette intégrité intime et personnelle, je me suis perdue à admirer celle des autres, oubliant qui j'étais moi-même. Et puis, la vie s'est chargée de me faire perdre plus que moi-même, m'enfonçant dans ce trou où il n'y a de place que pour soi, alors même que nous sommes notre pire compagnie.

J'ai du mal à parler de Maman au présent, même si nous vivons toutes les deux, chaque jour que Dieu fait, dans cette cabane en bois au milieu de rien d'autre que des arbres. Maman est à la fin de sa vie, même si elle n'est ni très vieille, ni très malade. Elle est vivante et je vis près de son corps, mais son esprit est déjà ailleurs. Elle parle, mange, travaille avec moi, et je vois bien que son cerveau va toujours à cent à l'heure. Mais elle est occupée à se souvenir et à comprendre. C'est comme si elle essayait de tisser une immense toile à partir de tous les événements de sa vie. Chaque jour, elle semble revivre des instants qu'elle punaise sur une toile imaginaire. Tout cela finit par s'entrecroiser, se mêler. Je sais qu'elle a ce fantasme absolu. Parvenir à saisir pleinement et entièrement les choses. Parvenir à les saisir d'un seul et même regard, dans leur complexité infime et leur reliance totale. Elle parle d'un objet poli et rond ; elle aimerait que sa vie trouve sa forme. Qu'elle puisse expliquer l'origine de chaque chose, ce que chaque événement a pu générer à sa suite. Une masse d'interconnexions dont on pourrait s'emparer globalement pour enfin comprendre vraiment.

L'hiver impose ses défis. La couche supérieure du sol étant gelée, les plantes ne disposent pas de l'eau et des nutriments nécessaires pour leur croissance. Les températures inférieures au point de congélation empêchent la circulation de la sève entre les racines et les feuilles, tandis que les journées plus courtes et le faible ensoleillement réduisent la capacité des plantes à produire leurs propres sucres par photosynthèse, nécessaires à leur croissance. La neige qui recouvre tout, modifie le paysage et influence les déplacements. Mais elle peut également devenir un abri idéal, en isolant l'air des vents froids. Les températures sont plus chaudes dans la couche située entre le sol et la couverture neigeuse, et certaines espèces y trouvent un nouvel habitat, d'une importance vitale. Exceptionnellement, l'eau la plus froide se trouve à la surface de l'étang. La quantité d'énergie disponible est diminuée, les journées sont plus courtes, il y a moins d'énergie solaire pour la vie végétale, l'énergie thermique disponible pour toutes les formes de vie est diminuée, comme l'énergie alimentaire. La faune, les plantes, les conifères, les animaux, les poissons, les reptiles, les amphibiens, les oiseaux, les mammifères développent chacun leur propre manière de stocker de l'énergie, subvenir à leurs besoins et tolérer le gel. Ceux qui ne peuvent pas migrer, modifient leur physiologie et leur comportement pour que leurs fluides corporels ne gèlent pas. Certains se blottissent les uns contre les autres pour retenir leur chaleur et survivre jusqu'au printemps. D'autres entrent en dormance, trouvent un nouvel habitat, se parent d'une fourrure hivernale plus épaisse. Il y a des espèces qui sont même capables de geler partiellement. Voici ce que j'ai lu dans nos livres : Certains invertébrés, comme le ver de glacier, contrôlent l'emplacement et le moment où la glace se forme dans leur corps. Elles s'adaptent en se laissant du temps et en préparant des produits chimiques pour survivre.

L'hiver est une saison considérée comme l'un des principaux moteurs de l'évolution. Ses carences obligent les organismes à aligner leurs ressources énergétiques sur ses exigences. Chacun doit s'adapter pour parvenir à vivre

avec des capacités limitées. La relative chaleur et les réserves vitales sont à aller chercher dans les profondeurs. Nos ressources sont enfouies. C'est un chemin à faire. Au fond de tout. Et nous ne faisons pas exception.

Les racines me dégoûtent depuis toujours. Ces entrelacs végétaux dont, intellectuellement, je loue le principe, me révulsent. En faisant le tour de l'étang, j'observe comme le niveau d'eau a baissé. Dans la région, il peut arriver que nous manquions d'eau en été. Les nappes s'assèchent et malmènent les différents étangs dont la forêt est ponctuée. Il a beaucoup plu cet automne mais cela n'a pas suffi. Si nous avions la télévision, je suis sûre que nous aurions entendu des journalistes commenter la pluviométrie saisonnière et la comparer aux années précédentes. Sans doute avons-nous vécu la plus longue période de pluie depuis 5 ans. J'ai remarqué que les gens aiment bien comparer.

J'ai l'intuition qu'il y a une fuite quelque part. Il ne peut pas en être autrement. Cet étang a toujours existé d'après ce que les anciens nous ont raconté. La source qui l'alimente nous allait aussi en eau potable, sans limite. Mais le niveau de l'étang baisse. Depuis deux hivers, les racines des arbres sont de plus en plus dénudées. Par endroits, nous pouvons voir les saumons au fond de l'eau. Des algues que nous n'avions encore jamais vues sont apparues. Elles envahissent la surface. Notre étang est devenu une grande masse verte sur laquelle il est désormais impossible de faire progresser notre barque, et encore moins de pêcher. Au printemps dernier, j'ai tenté de lancer ma ligne pour nous offrir un poisson mais les algues empêchent toute pénétration. Elles étouffent notre étang, et probablement la vie qui s'y déploie depuis des décennies, sans que nous ne sachions quoi faire pour inverser l'ordre des choses, sans que nous ne parvenions à comprendre ce qui ordonne ces conséquences que nous observons avec passivité et résignation.

Alors que ces idées prennent toute la place dans ma tête, je découvre un nouveau trou dans le grillage et des empreintes gelées. Il ne passe plus grand monde par ici depuis plusieurs semaines. Les animaux sont discrets, quand ils ne sont pas partis, ou endormis. Et c'est pareil pour les humains. Les chasseurs ont choisi d'autres terres et les marcheurs aussi. Le froid

éloigne tout et tout le monde de nous. La route n'est plus vraiment carrossable et il faut être très courageux pour emprunter les chemins de forêt, alors que le jour se lève tard et se couche tôt. Je pense au ragondin que j'ai passé l'été à observer. Maman a lu que les ragondins n'hibernent pas ; elle m'a dit un soir : Ils sont diligents toute l'année. Je me souviens avoir souri et m'être longuement demandé qui pouvait encore utiliser le terme diligent. Maman aime les nuances des choses, des êtres et des mots. Elle nous a appris, à mon frère et à moi, à être attentifs aux bosses et aux creux qui rehaussent. Elle nous a appris à voir le monde comme une immense matière, alors même qu'il me semble que s'il y a bien une personne qui n'a pas un rapport charnel aux choses, c'est Maman. C'est intellectuellement qu'elle a toujours pris du plaisir. Restant en revanche plutôt hermétique aux émois du corps. Maman a toujours pensé avant d'être. Pour autant, c'est bien elle qui nous a appris à toucher, à sentir, à voir et à entendre autre chose que l'apparence. Mon frère et moi lui devons notre incroyable acuité. À 4 ans à peine, mon frère savait déceler la moindre présence animale dans la forêt, même lointaine. Quant à moi, je crois que je sais entendre plus que ce qui est dit.